

LE CONTE, LITTÉRATURE ENFANTINE ? L'HISTOIRE D'UN MALENTENDU

Marie-Agnès THIRARD
Université de Lille 3

Lorsqu'on évoque à notre époque le monde des contes dans les sphères des enseignants, mais aussi dans celles des libraires, une sorte d'association sémantique spontanée s'opère immédiatement au niveau des représentations mentales. Qui dit « conte » implique, dans une sorte de réflexe incontrôlé, littérature enfantine, voire littérature pédagogique, ce qui équivaut parfois même à une sorte de relégation dans les limbes de l'école maternelle et du jeune enfant. Or il s'agit en l'occurrence d'une hypothèse de travail infiniment réductrice et simplificatrice qui ne correspond pas plus à la réalité du conte populaire qu'à celle du conte littéraire. Comment expliquer un tel malentendu et une telle méconnaissance d'un pan non négligeable de l'univers du récit ? L'étude de l'évolution des phénomènes de réception de l'œuvre de Madame d'Aulnoy, contemporaine de Charles Perrault pourrait nous fournir une ébauche de réponse et mettre fin peut-être à quelques décennies d'errance pédagogique.

L'œuvre même de cette femme-écrivain est à la fois connue et méconnue. Elle fut pourtant l'initiatrice de cette mode des contes de fées¹ à la fin du XVII^e qui sert de référence souvent implicite lorsque l'on évoque l'univers des contes dans la littérature française. Certes « La Belle aux cheveux d'or », « L'Oiseau bleu », « Le Serpentin vert », la « Biche au bois » ou « La Chatte Blanche » fleurissent dans de superbes albums de littérature enfantine², voire dans des manuels de lecture ou

-
1. Marie-Elisabeth Storer, *Un épisode littéraire de la fin du XVII^e siècle : la mode des contes de fées (1685-1700)*, Paris, Champion, 1928. 289 p. in 8, chapitre II p. 18sq.
 2. Citons entre autres : Madame d'Aulnoy, *La Chatte Blanche et autres contes*, Editions Grasset jeunesse, 1989, illustrations de Frédéric Clément, 77 p., 29 cm. Madame d'Aulnoy, *L'Oiseau bleu et autres contes*, Editions Grasset Jeunesse, 1991, illustrations de Frédéric Clément, 70 p., 29 cm. Madame d'Aulnoy, *Le Rameau d'or et autres contes*, Editions Flammarion, Collection grands textes, Belles images, Paris, 1980. 12 x 18 cm. Madame d'Aulnoy, *La Chatte Blanche*, Editions Larousse, collection classiques jeunesse, Paris, 1986, 17 x 11 cm.

d'expression écrite³ ; mais qui s'interroge vraiment sur ces textes maltraités au fil des siècles dans des versions simplifiées et édulcorées ? Dès 1928, Marie Elisabeth Storer lançait pourtant un cri d'alarme :

« Il est temps qu'on connaisse " L'Oiseau bleu " et " la Belle aux cheveux d'or " tels que Madame d'Aulnoy les a écrits ».

Or cet appel semble enfin avoir été entendu à l'occasion du tricentenaire de Charles Perrault et de cette mode des contes de fées : l'oeuvre semble enfin renaître de ses cendres, tel le phénix⁴. Elle peut donc servir d'exemple privilégié à ce qu'il faut bien appeler sinon un malentendu, du moins une entreprise de détournement et de récupération. Mais ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres ; même le « dossier Perrault » mériterait d'être de nouveau ouvert : certes l'appropriation qui en a été faite par la littérature enfantine semble suggérée par l'auteur lui-même qui les présente comme l'oeuvre de Pierre Darmancour, alors âgé de dix-huit ans, égarant ainsi le lecteur, s'effaçant volontairement comme auteur, faisant mine d'utiliser des contes « de bonnes femmes », mais *Les contes de ma mère l'oe* qui sont censés s'adresser aux enfants mais que tous les adultes connaissent ont subi eux aussi des réécritures qui faussent très probablement l'étude des phénomènes de réception et continuent à poser problème⁵.

L'oeuvre de Madame d'Aulnoy et d'autres conteuses de l'époque pose quant à elle de manière beaucoup plus claire le problème d'un contrat de lecture-écriture qui aurait dévié au fil des siècles. A l'origine, les contes se situent bien en effet dans le cadre d'une mode littéraire destinée à un public d'initiés appartenant à la classe socio-culturellement privilégiée de l'époque, la caste des « mondains » et elle touchait même les allées du roi. La complexité de l'oeuvre elle-même impliquait de fait un public d'adultes, lecteurs privilégiés⁶. L'oeuvre originelle de notre conteuse s'inscrit en effet dans des récits-cadres eux-mêmes fort complexes et qui servent d'écrins à des instances narratives que ne renieraient point les auteurs des nouvelles les plus sophistiquées⁷. De plus les contes de Madame d'Aulnoy, au nombre de vingt-quatre, sont fort longs avec présence d'enchâssements, de tiroirs qui relèvent beaucoup plus des techniques romanesques de l'époque que de la simplicité des schémas narratifs du conte populaire, lequel au demeurant, en tant que littérature orale, s'adressait aussi

3. Citons par exemple : Brigitte Chevalier, Roland Décriaud, Marie-France Sculfort, *Lire à loisir*, classe de 6^{ème}, éditions Nathan. Collection textes français, juillet 1991 qui contient une version de « La Belle aux cheveux d'or », conte de Madame d'Aulnoy, réécrit par Henri Pourrat.

4. L'oeuvre de Madame d'Aulnoy vient d'être rééditée, dans le contexte originel des récits-cadres. Madame d'Aulnoy, Contes I, *Les contes des fées*, Edition du tricentenaire, Introduction par Jacques Barchilon, Texte établi et annoté par Philippe Hourcade, Paris, Société des textes français modernes, 1997, 601 pages, éditions Klincksieck. Madame d'Aulnoy, Contes II, *Contes nouveaux ou Les Fées à la mode*, Edition du tricentenaire, Introduction par Jacques Barchilon, Texte établi et annoté par Philippe Hourcade, Paris, Société des textes français modernes, 1998, 577 pages, diffusion Klincksieck.

5. Les travaux actuels, non encore publiés de Gérard Gélinas, chercheur québécois tendent en effet à ouvrir de nouveau le dossier Perrault.

6. On se référera à ce sujet à ma thèse : Marie-Agnès Thirard, *Les Contes de fées de Madame d'Aulnoy : une écriture de subversion*, Editions Septentrion 1998, 624 pages, (voir plus particulièrement le chapitre IV consacré aux techniques de composition de Madame d'Aulnoy).

7. On trouvera en annexe 1 la liste de ces contes avec le schéma de l'organisation des deux recueils.

bien à l'adulte qu'à l'enfant. Démonter le meccano des contes de Madame d'Aulnoy relève d'ailleurs d'une entreprise d'analyse fort longue et fort coûteuse⁸ où l'on retrouve des techniques de composition diverses. La complexification des schémas narratifs, les relations entre narrateurs et personnages avec échange éventuel des rôles rappellent les jeux littéraires d'un Scarron, annoncent même les techniques de Challes et révèlent déjà une sorte de subversion voulue du conte populaire destinée à être appréciée par un narrataire potentiel appartenant à l'élite intellectuelle de l'époque. Cette élite s'amuse en fait avec un genre d'origine populaire, le conte, dont elle est imprégnée par l'intermédiaire des mères ou des nourrices comme s'il lui plaisait de « s'encanailler » dans une entreprise de dérision et de subversion voulue qui correspond à une crise profonde d'une société de fin de siècle.

Le conte populaire originel s'est trouvé ainsi métamorphosé dans le creuset magique d'influences littéraires diverses qui sont autant de clins d'oeil culturels adressés à ce public d'initiés. Ce jeu intellectuel visait un narrataire sociologiquement très ciblé et qui n'avait rien d'enfantin dans le cadre d'un phénomène de connivence culturelle. C'est ainsi que l'on trouve présence dans les contes de Madame d'Aulnoy, comme dans ceux des auteurs contemporains et surtout en l'occurrence d'un certain nombre de femmes-écrivains, de l'influence de modes littéraires aussi diverses que la pastorale, la préciosité, les romans historiques ou galants mais aussi la présence du théâtre et de l'opéra⁹.

Mais derrière ce jeu littéraire à plusieurs niveaux se cachait en fait une subversion beaucoup plus profonde et une remise en cause, certes voilée mais bien perceptible au lecteur initié, de l'ordre social et de l'ordre moral. Les contes deviennent ainsi l'occasion d'une critique de l'organisation de la société dans une perspective que l'on pourrait qualifier de « réformiste ». On y trouve ainsi de multiples exemples d'une conception insidieuse du pouvoir absolu. Ce n'est pas par hasard, si l'ensemble des contes de Madame d'Aulnoy et des autres conteurs et conteuses de cette fin de siècle sera sans cesse réédité dans le célèbre *Cabinet des fées*¹⁰ jusqu'à la révolution française. Ce n'est qu'ensuite qu'ils tomberont dans les oubliettes de l'histoire littéraire comme si le message subversif volontairement caché perdait sa raison d'exister. Ainsi se voile et se dévoile dans de nombreux contes une satire, certes discrète et plaisante mais néanmoins présente aux yeux du narrataire éclairé de la fragilité du pouvoir absolu.

La critique peut même être plus profonde. On peut prendre comme exemple privilégié entre autres possibilités « La Belle aux cheveux d'or », conte sans cesse repris désormais dans la littérature enfantine et qui va nous servir de support privilégié

8. Marie-Agnès Thirard, « Le meccano des contes de Madame d'Aulnoy » dans la revue *Papers on French seventeenth Century literature*, (PFSCCL) n° 50, 1999, pp. 175-193.

9. On se référera une fois de plus à ma thèse *Les contes de fées de Madame d'Aulnoy : une écriture de subversion*, op. cit. chap. V, pp. 264-381.

10. Jusqu'à l'édition récente du tricentenaire que nous avons évoquée, la seule référence réellement fiable demeurait ce célèbre *Cabinet des fées* ou *collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux ornés de figurines*, Amsterdam, 1785-86, Genève, 41 volumes in 8, tome II, 536 p. in 8 ; tome III, 527 p. in 8 ; tome IV, 450 p. in 8.

pour notre expérience pédagogique¹¹. Or le héros de ce récit, Avenant, se retrouve bel et bien incarcéré sur simple délation, traîné en prison sans autre forme de procès, ce qui correspond selon Georges Mongrédien à une description précise des emprisonnements de l'époque¹². Au delà des multiples coups de griffe ainsi portés au fil du texte à un pouvoir absolu déjà sur le déclin, certaines analyses présentées sous forme de petites remarques moralisantes et dans la bouche de certains personnages sonnent comme le glas du pouvoir établi. C'est ainsi que le héros de « la Belle aux cheveux d'or » délivre le corbeau des serres de l'aigle, en remettant en question la loi établie :

« Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus faibles ; quelle raison a l'aigle de manger le corbeau ? »¹³

On croit retrouver des accents Pascaliens dans cette évocation des rapports qui s'instaurent entre justice et force, mais ce qui est franchement subversif, c'est que le personnage en question joue le rôle de libérateur des opprimés en tuant l'aigle dont on sait qu'il représente au niveau symbolique, le pouvoir absolu. Il est aussi une forme de contestation présente de manière récurrente dans les contes de Madame d'Aulnoy et des autres femmes-écrivains de cette fin de siècle : c'est celle d'un féminisme vindicatif qui remet en cause un monde où le pouvoir est essentiellement masculin¹⁴.

Comment expliquer alors que les contes de Madame d'Aulnoy dont nous venons d'évoquer brièvement le caractère licencieux et subversif aient pu glisser dans la littérature enfantine, voire dans la littérature pédagogique actuelle ? En fait la mode des contes de fées se poursuit en France jusqu'à la fin du XVIIIème siècle en parallèle avec les contes orientaux et les récits libertins à travers des éditions multiples. Entre autres, on voit paraître entre 1785 et 1789 à la fois à Genève et à Amsterdam, le fameux *Cabinet des fées* déjà cité où se côtoient les contes de Madame d'Aulnoy et d'autres femmes-écrivains, ceux de Perrault mais aussi une suite suspecte des *Mille et une Nuits* rédigée par Cazotte. Mais parallèlement à cette permanence d'un public adulte appartenant à un milieu socio-culturel privilégié, on va progressivement voir apparaître d'autres lecteurs. Parallèlement aux éditions savantes, les textes de notre conteuse paraissent en effet dans des éditions populaires, celles de la célèbre « Bibliothèque bleue » véhiculée par les colporteurs. Ces livrets imprimés sur du mauvais papier dont la couverture bleue avait tendance à déteindre étaient dans les bagages des « chamagnons » au même titre que les images pieuses ou que la

11. On trouvera en annexe le texte de ce conte tel que nous l'avons présenté aux enfants dans une édition qui est un fac-similé des éditions du XIXème siècle *Contes de fées* par Perrault, Mme d'Aulnoy, Hamilton et Mme Leprince de Beaumont, nouvelle édition illustrée de nombreuses gravures dans le texte et de dix grands bois hors texte par MM. G. Stael. Bertall, Paris, Garnier frères libraires éditeurs, 1973, 548 pages, pp. 117-130.

12. Georges Mongrédien, *La vie quotidienne sous Louis XIV*, Paris, Hachette, 1948 (250 p. in 8), p. 200.

13. Mme d'Aulnoy, *La Belle aux cheveux d'or*, texte placé en annexe p. 121.

14. Marie-Agnès Thirard, *Les contes de fées de Madame d'Aulnoy, une écriture de subversion*, op. cit. pp. 88-117.

bimbeloterie¹⁵. Les contes de Madame d'Aulnoy vont être ainsi vulgarisés dans toute la France et même dans toute l'Europe. On pourrait s'interroger sur le fonctionnement sociologique de l'émergence de ces nouveaux contrats de lecture auprès d'un peuple souvent analphabète. Comme l'explique fort bien René Perrout, il existait toujours dans chaque village un « savant » qui sait lire et qui « lit pour les autres et dans les veillées, il leur raconte ce qu'il a lu avec les ornements qu'y sait joindre son imagination. » Il faut déjà s'interroger sur ces phénomènes de réception que n'avait pas prévus Madame d'Aulnoy. Les contes ainsi vulgarisés sont extraits de leur contexte initial car les récits-cadres disparaissent. De plus les textes d'origine étant fort longs et s'étendant souvent sur une centaine de pages dans un format in 12, ne peuvent entrer in extenso dans des livrets minces, bon marché, non reliés. C'est donc des versions remaniées, simplifiées qui sont utilisées.

De plus ces « lecteurs-conteurs » populaires vont participer à un mouvement de va-et-vient entre littérature orale et littérature écrite si caractéristique de l'évolution du conte français. On se souvient que les conteurs de la fin du XVII^e siècle s'étaient inspirés des contes populaires pour mieux en jouer dans une procédure de subversion à la fois littéraire et sociologique. Le public populaire va pouvoir, via cette littérature de colportage, récupérer en quelque sorte son bien, au point que les versions orales des contes, à leur tour, vont être influencées par ces versions écrites. Le peuple reconnaît son bien en effet dans nombre de ces versions expurgées et simplifiées mais au prix d'un malentendu qui va s'accroître avec l'apport de l'image d'Epinal.

En effet, parallèlement aux livrets de la « bibliothèque bleue » et aux versions orales, le peuple va disposer de supports illustrés : les images d'Epinal. Ceci s'explique par le fait que ce sont les mêmes éditeurs et en particulier la famille Pellerin qui publiaient les livrets bleus et les images d'Epinal dont la tradition s'est d'ailleurs maintenue depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours. A l'origine, ces supports ne s'adressent d'ailleurs pas aux enfants, et les images particulièrement symboliques sont plutôt destinées aux adultes non-lecteurs. Or ces supports illustrés entraînent une nouvelle adaptation des contes de Mme d'Aulnoy. Ceux-ci contrairement aux textes de Perrault, sont beaucoup trop longs pour respecter des contraintes liées au format et au nombre limité d'images. Il s'ensuit une entreprise de réduction et de simplification au second degré.

Or ce sont ces récits illustrés qui vont entraîner l'émergence au XIX^e siècle d'un public que n'avait pas prévu Mme d'Aulnoy : celui des enfants. La littérature enfantine se développe certes au XIX^e mais ne dispose pas à l'origine d'objets écrits spécifiques. Elle récupère donc des oeuvres destinées à l'origine au public adulte et populaire car il faut bien faire face à un nombre croissant de jeunes lecteurs lié au développement de l'école laïque. Comme l'écrit René Perrout :

« On voit alors affluer une clientèle qu'on avait négligée ou bien qu'on n'aurait pu satisfaire jusque là. C'est la clientèle enfantine, la plus avide, la moins difficile,

15. On se référera à ce sujet à la lecture de l'ouvrage de René Perrout, *Trésors des images d'Epinal*, oeuvre parue de 1910 à 1912 dans la « Revue Lorraine », rééditée en 1985 chez Florilège, Gys Editeurs.

mais la plus insatiable. Elle est affamée d'histoires merveilleuses et de beaux personnages. L'abondance et l'ingéniosité des dessinateurs sauront la rassasier. »¹⁶

Les contes de Madame d'Aulnoy vont ainsi entrer dans la littérature enfantine mais inséparables de « l'ingéniosité » des illustrateurs, essentiellement Pinot, Ensfelder et Bertall. C'est Pinot, par exemple, qui illustre « la Belle aux cheveux d'or ». Or la comparaison des versions des contes de Madame d'Aulnoy, proposées en images d'Epinal, et des textes originaux permet de poser les problèmes liés à l'adaptation de l'oeuvre à d'autres publics.

« La Belle aux cheveux d'or », récit que nous avons privilégié, pour notre expérience pédagogique, en raison de sa relative brièveté, en est un exemple. Si l'on regarde la planche des éditions Pellerin¹⁷, parallèlement au récit d'origine, plusieurs constats s'imposent. Il faut signaler d'abord la perte de tout contexte : les nouvelles-cadres introductrices ont disparu, ainsi que les moralités. Il s'ensuit inévitablement la perte des références littéraires qui permettent, par un subtil jeu de miroir, de faire apparaître une écriture de subversion, impliquant la complicité d'un lecteur initié. On retrouve ainsi un premier niveau de lecture, sans distanciation possible de la part du narrataire.

De plus, la présence des illustrations enferme l'imaginaire du lecteur dans une série de vignettes aux dessins un peu stéréotypés, voire très symboliques, dus en l'occurrence au crayon de Pinot. Tous les personnages sont élégants, tous ont le même regard et la même apparence un peu mièvre. La suite de ces images quelque peu caricaturales permet déjà de faire disparaître tous les textes descriptifs, ce qui correspond à un premier phénomène de réduction du texte écrit initial.

Mais le format lui-même, correspondant à un ensemble de vingt vignettes sur une seule planche, entraîne une réécriture complète qui se présente sous la forme d'une sorte de résumé. Tout se passe comme si on ne voyait plus dans le récit que les « fonctions cardinales », les « catalyses »¹⁸ ayant disparu. Seuls les « noyaux »-clés demeurent et l'on assiste à la suppression de toutes les expansions. Les dialogues directs eux-mêmes laissent place à un style indirect propice à une synthèse rapide du contenu du discours.

Une comparaison plus précise de deux passages parallèles qui sera reprise avec nos jeunes lecteurs illustre bien ces phénomènes de réduction. Le texte de la troisième vignette tient en deux lignes :

« En côtoyant le bord d'une rivière, il aperçut une carpe qui avait sauté sur le gazon et qui allait périr. Avenant en eut pitié et la rejeta dans la rivière ».

Le texte correspondant de Madame d'Aulnoy est beaucoup plus long :

« Un matin qu'il était parti à la petite pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il lui vint une pensée fort jolie ; il mit pied à terre, et se plaça contre des saules et des peupliers qui étaient plantés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré.

16. Ibidem, p. 120.

17. Voir extraits du récit originel et extraits de la planche des images d'Epinal n° 1101, en annexes 2 et 3.

18. Terminologie reprise à Roland Barthes et citée par Yves Reuter in *Introduction à l'analyse du roman*, Editions Bordas, 1941, 165 p., 22 x 13 cm, p. 48.

Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit. Il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée, qui baillait, et qui n'en pouvait plus ; car, ayant voulu attraper de petits mouchérons, elle avait sauté si haut hors de l'eau qu'elle s'était élancée sur l'herbe où elle était prête à mourir. Avenant en eut pitié, et quoiqu'il fût jour maigre, et qu'il eût pu l'emporter pour son dîner, il fut la prendre et la remit doucement dans la rivière. Dès que ma commère la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commence à se réjouir, et se laisse couler jusqu'au fond : puis, revenant toute gaillarde au bord de la rivière : « Avenant, dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire : sans vous, je serais morte, et vous m'avez sauvée : je vous le revaudrai ». Après ce petit compliment, elle s'enfonça dans l'eau et Avenant demeura bien surpris de l'esprit et de la grande civilité de la carpe ».

Cet extrait serait digne de figurer dans une anthologie. Or en l'occurrence ce passage descriptif savoureux est bien faiblement compensé par l'illustration de Pinot, au demeurant fort caricaturale. La disparition du discours direct et du jeu des temps lié au présent de narration enlève toute vivacité au récit simplifié. La suppression de toutes les catalyses entraîne de plus une perte considérable au niveau de la cohérence logique. Dans le texte initial, la découverte de la carpe s'explique par une longue rêverie du personnage qui s'attarde sur le paysage pastoral. Le saut de la carpe apparaît comme une conséquence de sa gourmandise. L'ambiguïté du poisson, animal humanisé au point de bailler et de parler un langage fort châtié et proche de la préciosité, évoque l'univers d'un La Fontaine. « Ma commère la carpe » est d'ailleurs un clin d'oeil au lecteur cultivé et apparaît comme une réminiscence directe de la fable. Le geste d'Avenant lui-même est bien décrit comme une épreuve, un sacrifice, d'autant plus difficile qu'il s'agit d'un « jour maigre » où le poisson est au menu. Le texte adapté pour un public désormais à la fois populaire et enfantin est, quant à lui, ridiculement squelettique et dénué de tout humour.

Cette perte des effets de distanciation est aussi sensible dès les premières lignes du conte dans lesquelles le fameux jeu sur la répétition exagérée de l'adjectif « beau » et l'hyperbole à propos de cette fille de roi « qui était si *belle* qu'il n'y avait rien de si *beau* dans le monde ; et à cause qu'elle était si *belle* on la nommait la *Belle* aux Cheveux d'Or », disparaissent au profit d'une formule dont la platitude suppose une lecture au tout premier niveau.

Enfin il faut remarquer que la réduction du texte va au-delà d'une simple opération de résumé entraînant la perte du descriptif, la diminution de la cohérence logique ou la disparition de toute forme d'humour ou de lecture au second degré. On constate, en effet, au-delà de la simplification, la suppression d'un épisode, celui du premier emprisonnement d'Avenant dû à la tyrannie du roi. Ceci entraîne la perte d'un indice important pour le lecteur, dont l'esprit était ainsi préparé à la seconde trahison du monarque inconstant. De plus, toute allusion critique au caractère arbitraire du pouvoir absolu, et à celui de Louis XIV en particulier, disparaît en même temps, et le jeu de l'écriture subversive devient ainsi de nouveau impossible.

Est-ce à dire qu'il faudrait rejeter l'exploitation d'un tel support dans la littérature enfantine et pédagogique, alors même que ces images d'Epinal vont être rassemblées

sous forme d'albums en fac-similé dont quelques exemplaires survivaient encore naguère dans les bibliothèques de nos écoles Lilloises ou Roubaisiennes ? Ce serait absurde car les contes de Madame d'Aulnoy, comme beaucoup de chefs d'oeuvre composés à l'origine pour un autre public, ont été si bien adaptés pour les jeunes lecteurs qu'ils sont désormais au rang du patrimoine culturel de la littérature de jeunesse.

Et si l'on remontait plutôt le cours du temps pour tenter un retour aux sources auprès de jeunes lecteurs contemporains avec pour objectif de développer un début de compétence littéraire à travers une étude comparative des deux supports : l'un correspondant au texte original, l'autre correspondant à l'image d'Epinal.

Les jeunes lecteurs actuels pourraient-ils se montrer sensibles aux qualités littéraires du texte de Mme d'Aulnoy, voire à son caractère subversif ? Comment réagiraient-ils aux oublis, volontaires ou non, de la réécriture très appauvrie de l'image d'Epinal ? C'est à partir de cette hypothèse de travail que nous avons tenté le pari un peu fou de faire redécouvrir dans sa richesse le texte intégral en menant deux expériences pédagogiques différentes à partir des mêmes supports dans deux classes de CM1 appartenant à des milieux socio-culturels volontairement fort différents.

La première expérience a été menée dans une classe de CM1 de l'école Michelet à Lille : les élèves de Mme Roussel appartiennent à des milieux socio-culturels considérés comme favorisés, mais ne montrent pas une très grande maturité au niveau de l'analyse des textes littéraires auxquels ils préfèrent très souvent les bandes dessinées lors de leur visite hebdomadaire en bibliothèque.

Le texte originel de « la Belle aux cheveux d'or », bien entendu extrait du contexte du récit-cadre qui l'enchâsse, a été distribué à tous les enfants qui l'ont d'abord lu et selon un rythme individualisé. Il s'en est suivi une exploitation orale assez longue au cours de laquelle la participation des enfants s'est révélée très active : manifestement le texte les avait motivés ; ils ont même ajouté qu'ils le préféraient à celui de « La Chatte Blanche », autre conte de Mme d'Aulnoy lu en début d'année. Sans aucune difficulté, malgré la complexité du schéma narratif, ils ont repéré le déroulement chronologique et logique du récit, en utilisant bien entendu l'incontournable schéma quinaire qui sévit désormais dans toutes les écoles de France et de Navarre. Mais ce qui est plus intéressant, c'est qu'ils ont aussi pris la mesure des écarts qui existaient entre le texte de Madame d'Aulnoy et ce schéma considéré comme « canonique ». Ils ont apprécié, entre autres, le début de l'histoire et l'échec de la première ambassade, suivie de l'emprisonnement arbitraire du héros Avenant, comme ils auraient suivi les multiples rebondissements d'un feuilleton qui sortait enfin du ronronnement des cinq étapes reconnues comme une sorte de cheminement obligatoire lorsque l'on aborde un conte à l'école. Le labyrinthe narratologique de Madame d'Aulnoy a paru les charmer : enfin un auteur de contes qui sort de l'ordinaire ! Cela n'a d'ailleurs en rien gâché leur plaisir initiatique de retrouver de manière rassurante la traditionnelle triplification des épreuves qualifiantes et des épreuves principales

mais enfin, jouer avec « le meccano des contes »¹⁹ ne serait manifestement pas pour leur déplaire !...

Les élèves ont aussi été très sensibles à la procédure de « spirale » dont use et abuse parfois Madame d'Aulnoy et qui entraîne des rebondissements nombreux à la fin de « la Belle aux cheveux d'or ». En effet, au moment où le héros Avenant devrait être reconnu comme tel et triompher, celui-ci subit une fois de plus les conséquences de la vindicte royale et se retrouve emprisonné. Ce n'est que par un enchaînement d'événements rocambolesques, dignes du romanesque le plus débridé que l'on parvient à une fin heureuse de l'histoire après un empoisonnement du vieux roi lié à un échange « hasardeux » de fioles et de poisons.

De manière assez surprenante d'ailleurs, la compétence interprétative naissante de nos jeunes lecteurs s'est d'abord manifestée par un rapprochement de ce texte de la fin du XVII^e siècle avec l'actualité qui correspondait, hélas, à la guerre du Kosovo. L'épisode de l'échec de l'ambassade les a amenés à s'interroger sur le rôle contemporain des diplomates. C'est donc une sorte de lecture réactualisée du conte à laquelle les élèves de CM1 se livraient volontiers, assimilant l'eau de jouvence à la quête actuelle de l'éternelle jeunesse.

Cette compétence interprétative s'est aussi manifestée par l'exploitation du phénomène de l'onomastique. Le nom même de la Belle aux cheveux d'or mais surtout d'Avenant a suscité quelques recherches lexicales. Mais c'est sur le plan de l'interprétation plus subversive que Madame Roussel voulait engager ses jeunes élèves : les courtisans du vieux roi sont devenus des « mouchards », tandis que le roi leur apparaissait comme « un dictateur », (actualité oblige !). Il a donc fallu les initier quelque peu à une lecture plus littéraire en leur expliquant que ce texte avait été écrit à la fin du XVII^e siècle. Ils ont découvert, un peu par hasard, étant donné le flou de leurs références historiques qu'il s'agissait sans doute de Louis XIV, le Roi-Soleil.

Poussant alors ses élèves dans leurs derniers retranchements, Madame Roussel leur a demandé de chercher une explication à la mise en scène des animaux. Pourquoi donc mettre en scène des animaux ? La première forme de réponse, en l'occurrence tout à fait acceptable, a été que nous étions dans le monde des contes et qu'il était donc normal d'y trouver des animaux qui parlent. Mais ne se satisfaisant pas de cette seule réponse, Madame Roussel a pointé du doigt l'épisode, fort subversif pour le lecteur de la fin du XVII^e siècle, de l'aigle et du corbeau. Enfin l'aigle est bien apparu comme étant le roi et le corbeau « quelqu'un de pauvre, d'opprimé, dans tous les cas « celui qui n'a pas de pouvoir », probablement « le peuple ». Bien entendu, c'est bien sous la houlette du maître qu'une telle compétence interprétative susceptible de percevoir le caractère subversif de l'animalisation peut apparaître. Mais ces jeunes lecteurs, sans doute initiés à l'univers du « Muppet Show », seraient sans doute reconnus par Madame d'Aulnoy comme des narrataires potentiels, alors qu'elle faisait dire à l'un des personnages du conte « Le dauphin » :

19. Expression reprise à Claude Bremond in *logique du récit*, Paris Seuil, 1973, collection « Poétique », 350 pages, 21 x 14 cm, p. 30.

Expression reprise dans un article publié par moi-même dont le titre est « Le meccano des contes de Madame d'Aulnoy », PFS CL. XXVI, 50-1999, pp. 175-192.

« Quoi, vous êtes homme et vous vous étonnez de l'injustice des hommes ? En vérité, vous n'y pensez point, c'est tout ce que vous pourriez faire si vous étiez poisson ; encore ne sommes-nous pas trop équitables dans notre empire salé et l'on voit tous les jours les plus gros qui engloutissent les plus petits ; on ne devrait pas le souffrir, car le moindre hareng a son droit de citoyen acquis dans la mer aussi bien qu'une affreuse baleine »²⁰.

Le hareng réclamant l'égalité des droits n'annonce-t-il pas le XVIII^{ème} siècle ? Au delà d'une lecture historique, l'épisode de l'aigle et du corbeau ne relève-t-il pas d'une éducation à la citoyenneté ? En effet, ces jeunes élèves ont aussi été sensibles aussi bien à l'aspect moral du texte et aux valeurs de générosité contenues dans la moralité en vers, du moins à un premier niveau de lecture, qu'aux détails les plus horribles résultant de l'épisode de Galifron, monstre-digne de la génération « gore » à leurs yeux. En conclusion, ce récit leur plaisait car c'était à leurs yeux « comme un film qui se déroulerait devant eux », chacun s'identifiant soit à Avenant, soit à la Belle aux cheveux d'or, et voguant au gré des aventures et du suspense dans un imaginaire qu'aucune image pré-fabriquée ne venait perturber.

C'est peu dire que les réactions furent plutôt négatives lorsque dans un premier temps, Madame Roussel a distribué le texte des images d'Epinal à nos lecteurs ainsi « initiés ». Cette version leur est apparue comme « un simple résumé » plutôt rapide, moins long, bref, « ça été fait pour les enfants », ont-ils ajouté en sous-entendant qu'il faudrait peut-être arrêter de « bêtafier ». Ces élèves de CM1 ont bien repéré la disparition des dialogues, alors que paradoxalement on leur demande sans cesse de ponctuer leurs propres récits, même scolaires, de dialogues ! Paradoxe : en exigerait-on plus en production d'écrits que lors d'une phase de réception ? ! La disparition de certains épisodes, les plus romanesques, les a aussi gênés. La qualité même des images les a laissés perplexes car par la magie du monde des mots, ils avaient déjà créé leurs propres représentations mentales. Enfin, l'absence même des textes descriptifs aussitôt repérés a donné lieu aussi à quelques protestations en particulier en ce qui concerne l'épisode de la carpe, l'image ne semblant compenser que fort faiblement à leurs yeux la disparition de la description ; ils ont même éprouvé le besoin de recréer eux-mêmes une ébauche de bande dessinée en reprenant quelques éléments du texte originel pour pallier la pauvreté du texte des imagineries d'Epinal²¹.

En conclusion, ils ont bien entendu manifesté leur préférence pour le texte de Madame d'Aulnoy estimant qu'il laissait davantage place à leur imagination. Pourtant ces jeunes élèves appartiennent bien à la génération de l'image et des images, plutôt adeptes des bandes dessinées et de « la littérature en basket ». Cependant cette première expérience d'étude comparative menée dans une classe de centre ville pourrait apparaître comme révélatrice d'un milieu socio-culturel plutôt porteur. Est-à-dire que les milieux moins favorisés devraient se contenter d'un smic culturel et qu'une telle approche serait impossible ? Nous avons fait le pari inverse en menant une seconde expérience dans la classe de Monsieur Marissal à l'école Trulin, située

20. Madame d'Aulnoy- *contes II*, édition du tricentenaire, op cit., p. 498.

21. On trouvera un document d'enfants en annexe 4.

au coeur du faubourg de Béthune, aux confins de Lille Sud, dans un milieu pudiquement qualifié de « socio-culturellement défavorisé ».

La démarche d'appropriation des deux textes s'est faite cette fois selon une autre démarche. Les élèves ont été répartis en deux groupes hétérogènes avec un travail parallèle sur le principe du texte lacunaire. Mais le premier groupe a travaillé dans un premier temps sur le texte intégral, et le second, sur le texte des images d'Epinal ; la séquence manquante à imaginer correspondait cependant au même épisode : celui de la lutte victorieuse contre le géant Galifron²².

Le lendemain, il y a eu inversion des supports dans chaque groupe avec échange oral pour le moins passionné et passionnant sur l'intérêt de chacune des versions. Le premier groupe découvrant les images d'Epinal a immédiatement réagi vertement : « ce n'est plus la même histoire ! « Ils » ne décrivent rien ! « Ils se sont trompés », voire « Ils ont fait un autre texte ! ou encore « Ils ont oublié l'histoire après avoir fabriqué des images ». C'est dire le jugement de valeur pour le moins péjoratif porté par ces jeunes lecteurs de 9-10 ans de milieu défavorisé sur les entreprises d'adaptation du texte original, qualifiées de « c'est vraiment n'importe quoi ! » et « c'est fait pour ceux qui ne savent pas bien lire ». Autrement dit : « de qui se moquait-on en osant leur proposer des versions résumées, tronquées, sorte d'ersatz du texte originel ? »

Après ces réactions spontanées, Monsieur Marissal a canalisé les débats tandis que le second groupe était plongé en auto-surveillance dans la découverte silencieuse du texte intégral. Les enfants, en comparant la version de Madame d'Aulnoy et celle de l'imagerie d'Epinal ont tout d'abord été sensibles aux oublis du texte en particulier en ce qui concerne la première ambassade. Ils ont aussi été très vigilants sur les qualités littéraires plus ou moins présentes dans les deux versions en particulier au niveau des textes descriptifs, en prenant comme exemple l'épisode de la carpe qualifié de « travail vite fait » (sous-entendu « mal fait ») au niveau de l'imagerie d'Epinal. Alors même que l'on exige de ces jeunes élèves au niveau de leurs productions écrites, la présence de dialogues, et de descriptions, comment justifier dans les manuels l'existence de textes simplifiés ou appauvris qui se présentent sous des formes diverses, pédagogiquement exploitées selon des schémas volontairement simplistes ? A moins que l'on ne cherche une sorte de démonstration par l'absurde, car nos jeunes lecteurs ont ainsi pris conscience du rôle important du monde des mots qui permet, ont-ils dit, « de faire des images dans la tête ». L'autre groupe, après la lecture du texte originel, a rejoint la classe avec des réactions comparables, voire viscérales, car s'estimant « handicapé » dans la phase d'écriture reprise la veille au niveau de la lacune, compte tenu de la pauvreté du texte et de la difficulté de lire les images. « On n'avait pas tous les détails de l'histoire ».

Monsieur Marissal a alors calmé ses troupes par une belle lecture orale conteuse de l'épisode de l'aigle et du corbeau. Les réactions ont été diverses. Certains élèves en sont restés à une interprétation écologique du texte sur le thème des prédateurs. Mais d'autres, de manière pour le moins surprenante dans ce milieu socio-culturellement défavorisé, ont spontanément cette fois rapproché le texte de

22. Nous renvoyons de nouveau à l'annexe 1 et à l'annexe 2.

Madame d'Aulnoy de la fable de La Fontaine « Le loup et l'agneau », argumentant avec force sur le thème de « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Une jeune lectrice eut même l'intuition du caractère profondément subversif du texte intégral, ajoutant que le corbeau, comme l'agneau, pourrait représenter les paysans, « le peuple » de l'époque, l'aigle étant inévitablement assimilé au roi ou à la force du pouvoir comme le loup. Les enfants se sont alors souvenu de leur programme d'histoire, et de Louis XIV, en passant par la révolution qui serait en l'occurrence une sorte de prémonition. Est-ce à dire qu'il s'agissait là d'un instant de grâce qui tiendrait du miracle dans la mise en place des compétences interprétatives ? Je ne le pense pas. Le rapprochement, à propos des animaux qui parlent, entre le monde de la fable et celui des contes, est de l'ordre du culturel et représente le fruit d'un long travail d'imprégnation et de sensibilisation mené par le maître. On s'aperçoit dès lors du caractère absurde et nocif d'un smic culturel réservé aux plus démunis sous divers prétextes : dans les milieux socio-culturellement défavorisés, l'apport culturel est perçu comme une sorte de « manne » que les enfants s'approprient, pour peu qu'on veuille s'en donner la peine à travers des démarches pédagogiquement adaptées. Dès lors, ils deviennent tout à fait capables d'une lecture interprétative, voire littéraire à un premier niveau, leur maturité étant même souvent plus grande que celle des milieux favorisés. C'est ainsi que ces jeunes lecteurs du faubourg de Béthune ont aussi rapproché la description du pays saccagé par Galifron de la Guerre du Kosovo, interprétation qu'à trois siècles de distance Madame d'Aulnoy n'eût sans doute point reniée.

Dans un dernier temps, Monsieur Marissal a ensuite proposé une étude comparative entre les divers textes produits par les enfants la veille pour combler la première lacune ménagée soit dans le texte intégral, soit dans l'image d'Epinal. Les enfants qui disposaient du texte intégral ont produit des textes riches, cohérents, qui après un simple toilettage et quelques discussions sont d'un niveau correct, voire sont d'une qualité littéraire tout à fait valable pour des enfants de CM1²³.

Le texte de David par exemple correspond à un premier jet qui mérite certes un toilettage au niveau de la ponctuation et de l'emploi des temps mais dont l'ensemble est parfaitement cohérent.

Les élèves de l'autre groupe ont produit des textes eux-mêmes appauvris et moins cohérents, expliquant et analysant d'ailleurs fort bien leurs difficultés par les contraintes mêmes liées à l'imagerie d'Epinal²⁴. Les remarques ont été fort pertinentes : « il fallait drôlement faire attention, ont dit les uns, pour bien lire les images », faisant ainsi allusion à leur caractère à la fois symbolique et très elliptique. « Pour s'en sortir, il fallait regarder au moins deux images, ont ajouté les autres, et ajouter des images intermédiaires dans sa tête ». Bref, le texte originel bien que plus long, leur est apparu plus riche, plus facile, du moins si l'on était bon lecteur. Enfin, les contraintes mêmes liées au format et à la place du texte ont aussi été exprimées.

23. Voir les deux jets successifs du texte en annexe 5.

24. Voir quatre des textes produits par les élèves en annexe 6.

L'activité menée dans cette classe sur plusieurs séquences s'est en quelque sorte terminée sur un referendum littéraire au niveau de la production écrite. Pour la seconde lacune, correspondant à l'épisode du dragon, « à vous de jouer », a conclu le maître « je vous laisse quartier libre : vous avez le choix entre rédiger le texte complet ou un texte qui pourrait s'insérer sous l'image d'Epinal ». Or, à deux exceptions près, les enfants ont privilégié le texte complet qu'ils ont imaginé avec une certaine démangeaison de la plume. Plusieurs ont même écrit deux textes successifs. C'est le cas de Paul²⁵ qui a fort bien compris les contraintes d'écriture des deux situations. Le premier texte est riche en descriptions ; manifestement notre apprenti-écrivain a cherché à créer une atmosphère et l'indice de la toile d'araignée laisse supposer que nul n'ose pénétrer dans la grotte. L'enchaînement même des événements à l'intérieur de cette séquence est fort cohérent et le dialogue final met en correspondance l'épreuve qualifiante et l'épreuve principale, éclairant même d'une manière quelque peu moralisatrice la notion d'adjuvant. Le second texte produit par Paul, destiné à combler la seconde lacune des images d'Epinal est quant à lui, laconique et correspond bien à un processus de contraction obéissant aux contraintes inhérentes au support, texte appauvri mais qui pourrait aussi conduire au niveau des objectifs à une approche du résumé.

Cette expérience menée dans deux classes de milieu différent incite donc à ne pas « bêtafier » au niveau de l'exploitation du conte dans la littérature enfantine et à exploiter les textes complets. Elle incite aussi à ne pas réduire le conte à l'exploitation caricaturale de quelques schémas narratifs hérités de Propp. Dès le XIX^e siècle, d'ailleurs, l'adaptation d'oeuvres d'abord conçues pour des adultes à un public de jeunes lecteurs a posé problème. En effet, à côté des versions appauvrissantes que nous avons dénoncées, certains éducateurs avaient refusé, malgré tout, de réécrire les textes, estimant qu'on en donne une idée fautive et qu'on habitue le lecteur à la facilité. On retrouve alors les contes de Madame d'Aulnoy dans des éditions qui respectent les textes intégraux correspondant aux supports que nous avons utilisés mais sans toutefois laisser place aux récits-cadres qui donnent pourtant des clés de lecture. Ces textes non remaniés se trouvaient pour la plupart dans des éditions collectives regroupant les contes de Perrault, ceux de Madame d'Aulnoy ou de Madame Leprince de Beaumont. Cependant, ces éditions s'adressaient à l'origine à une tranche d'âge qui correspondait plutôt à la pré-adolescence. Certaines éditions étaient même franchement sexistes et les contes de Madame d'Aulnoy apparaissaient comme plus « romanesques » que les autres, plus spécialement destinés à nourrir les premiers émois amoureux des jeunes filles dans la fameuse bibliothèque rose des Editions Hachette « dont la couverture revêtait un ton de bonbonnière et de vie heureuse, évoquant les fondants doux au palais et les pois de senteur »²⁶. C'est ainsi que l'oeuvre de notre conteuse côtoiera au fil des siècles, les romans de la comtesse de Ségur. Il y aurait là de quoi faire sourire la libertine qu'était la baronne d'Aulnoy.

25. Voir les deux textes en annexe 7.

26. Jean de Trignon, *Histoire de la littérature enfantine*, Paris, Hachette, 1950, 239 p., p. 65 sqq.

Même les versions à peu près intégrales de ces contes posent donc le problème d'un contrat de lecture perverti. Or l'heure est peut-être venue de rendre à l'oeuvre sa véritable place dans la littérature en envisageant plusieurs niveaux possibles de réception. Madame d'Aulnoy l'avait d'ailleurs pressenti en plaçant dans les récits-cadres introducteurs plusieurs narrataires potentiels situés à différents niveaux de réception. Certains d'entre eux, méprisés manifestement par l'auteur, quoique présents confondent encore réalité et fiction et s'identifient aux héros des contes au point de céder aux larmes et aux émotions faciles : ils sont donc proches de la vision enfantine. D'autres personnages en revanche correspondent au niveau suprême, celui du narrataire idéal, capable d'un jugement esthétique et épousant ce fameux « esprit de bagatelle » qui au-delà de l'élégant badinage est susceptible de découvrir les règles d'un jeu subversif par rapport aux normes établies.

Ce serait donc une forme de réhabilitation que d'imaginer la lecture des contes de Madame d'Aulnoy comme se situant à plusieurs niveaux et permettant dans tous les cas pour le jeune lecteur une sorte de propédeutique à la lecture littéraire et aux compétences interprétatives. L'expérience vécue dans ces deux classes de CM, à condition qu'elle se renouvelle, les nombreuses rééditions actuelles, y compris la dernière qui non seulement reprend les textes originaux mais laisse enfin place aux récits-cadres, pourraient sans doute permettre une réelle renaissance de l'oeuvre après trois siècles d'oubli injustifié ou de perversions multiples. Au même titre que pour l'oeuvre d'un La Fontaine, on pourrait donc reconnaître à l'oeuvre de Mme d'Aulnoy une sorte de rôle d'initiation progressive à la lecture adulte, à charge pour chacun d'en découvrir au fil des relectures successives au long d'une vie, toute la richesse et la complexité et de rendre ainsi aux contes leur véritable richesse.

ANNEXE 1

PREMIER RECUEIL

* PREMIERE PARTIE : Les Contes des féesContes introduits sans récits-cadres : *Gracieuse et Percinet**La Belle aux Cheveux d'or**L'oiseau bleu**Le Prince Lutin**La Princesse Printanière**La Princesse Rosette**Le Rameau d'or**L'Oranger et l'Abeille**La bonne petite souris** DEUXIEME PARTIE : Les Nouveaux contes des fées

- Récit-cadre au premier niveau ; « Le Parc de Saint Cloud », avec un personnage auteur-narrateur, Madame D.

⇒ récit de la visite de la nymphe

⇒ panégyrique du règne par la nymphe

⇒ nouvelle-espagnole, récit-cadre au second niveau :

Don Ponce de Leon ⇒ introduction de contes :⇒ *Le Mouton*⇒ *Finette Cendron*⇒ *Fortunée*

⇒ présence éventuelle de récits enchâssés dans les contes.

⇒ *Babiote* conte introduit par la reprise du premier récit cadre du parc de Saint Cloud.

⇒ deuxième nouvelle espagnole, récit-cadre au second niveau :

Don Fernand de Tolède ⇒ introduction de contes :⇒ *Le Nain jaune*⇒ *Le Serpentin vert*

⇒ présence éventuelle de récits enchâssés dans les contes.

DEUXIEME RECUEIL : Les Fées à la mode

- une épître-dédicace

⇒ introduction de trois contes :

⇒ *La Princesse Carpillon*

⇒ *La Grenouille Bienfaisante*

⇒ *La Biche au Bois*

⇒ présence éventuelle de récits enchâssés dans les contes.

- une nouvelle-cadre : *Le Nouveau Gentilhomme bourgeois*

avec un personnage-narrateur dédoublé entre un auteur supposé et un lecteur oral

⇒ introduction de contes :

⇒ *La Chatte Blanche*

⇒ *Belle-Belle et le Chevalier Fortuné*

⇒ *La Princesse Belle-Etoile et le Prince Chéri*

⇒ *Le Prince Marcassin*

⇒ *Le Dauphin* (exceptionnellement le personnage narrateur ne se dédouble pas)

⇒ présence éventuelle de récits enchâssés dans les contes eux-mêmes.

meut ne lui semblât pas à son gré, elle répondit à l'ambassadeur qu'elle remerciait le roi, et qu'elle n'avait point envie de se marier.

L'ambassadeur partit de la cour de cette princesse, bien triste de ne la pas amener avec lui; il rapporta tous les présents qu'il lui avait portés de la part du roi, car elle était fort sage et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons; aussi elle ne voulut jamais accepter les beaux diamants et le reste; et, pour ne pas mécontenter le roi, elle prit seulement un quarteron d'épingles d'Angleterre.



LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

L y avait une fois la fille d'un roi qui était si belle, qu'il n'y avait rien de si beau au monde; et, à cause qu'elle était si belle, on la nommait la Belle aux cheveux d'or; car ses cheveux étaient plus fins que l'or, et blonds par merveille, tout frisés, qui lui tombaient jusque sur les pieds. Elle allait toujours couverte de ses cheveux bouclés, avec une couronne de fleurs sur la tête, et des habits brodés de diamants et de perles; tant il y a qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

Il y avait un jeune roi de ses voisins qui n'était point marié, et qui était bien riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux cheveux d'or, bien qu'il ne l'eût point encore vue, il se prit à l'aimer si fort, qu'il en perdit le boire et le manger, et il se résolut de lui envoyer un ambassadeur, pour la demander en mariage. Il fit faire un carrosse magnifique à son ambassadeur, et il donna plus de cent chevaux et cent laquais, et lui recommanda bien de lui amener la princesse.

Quand il eut pris congé du roi et qu'il fut parti, toute la cour ne parla d'autre chose; et le roi, qui ne doutait pas que la Belle aux cheveux d'or ne consentit à ce qu'il souhaitait, lui faisait déjà faire de belles robes et des meubles admirables. Pendant que les ouvriers étaient occupés à travailler, l'ambassadeur arriva chez la Belle aux cheveux d'or lui fit son petit message; mais, soit qu'elle ne fût pas ce jour-là de bonne humeur, ou que le compli-



Quand l'ambassadeur arriva à la grande ville du roi, où il était attendu si impatiemment, chacun s'affligea de ce qu'il n'amenait point la Belle aux cheveux d'or, et le roi se mit à pleurer comme un enfant; on le consolait sans en pouvoir venir à bout.

Il y avait un jeune garçon à la cour qui était beau comme le soleil, et le mieux fait de tout le royaume; à cause de sa bonne grâce et de son esprit, on le nommait Avenant. Tout le monde l'aimait, hors les envieux, qui étaient fâchés que le roi lui fit du bien, et qu'il lui confiait tous les jours ses affaires.

met et lui dit : « Avenant, j'aime toujours la Belle aux cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté; mais je ne sais comment m'y prendre pour qu'elle veuille m'épouser: j'ai envie de t'y envoyer pour voir si tu pourras réussir. » Avenant répliqua qu'il était disposé à lui obéir en toutes choses, qu'il partirait dès le lendemain. « Oh! dit le roi, je veux te donner un grand équipage. — Cela n'est point nécessaire, répondit-il, il ne me faut qu'un bon cheval avec des fedres de votre part. » Le roi l'embrassa; car il était ravi de le voir si tôt prêt.

Ce fut un lundi matin qu'il prit congé du roi et de ses amis, pour aller à son ambassade tout seul, sans pompe et sans bruit. Il ne



faisait que rêver aux moyens d'engager la Belle aux cheveux d'or d'épouser le roi; il avait un écritoire dans sa poche, et quand il lui venait quelque belle pensée à mettre dans sa bourse, il descendait de cheval, et s'asseyait sous des arbres pour écrire, afin de ne rien oublier. Un matin qu'il était parti à la pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il lui vint une pensée fort joyeuse; il mit pied à terre, et se plaça contre des saules et des peupliers, qui étaient plantés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré. Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit. Il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée, qui baillait et qui n'en pouvait plus; car

Avenant se trouva avec des personnes qui parlaient du retour de l'ambassadeur, et qui disaient qu'il n'y avait rien qui vaille; il leur dit, sans y prendre trop garde : « Si le roi m'avait envoyé vers la Belle aux cheveux d'or, je suis certain qu'elle serait venue avec moi. » Tout aussitôt ces méchantes gens vont dire au roi : « Sire, vous ne savez pas ce que dit Avenant? Il dit que si vous l'avez envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, il l'aurait ramenée. Considérez bien sa malice, il prétend être plus beau que vous, et qu'elle l'aurait tant aimé, qu'elle l'aurait suivi partout. » Voilà le roi qui se met en colère, en colère tant et tant, qu'il était hors de lui. « Ah! dit-il, ce joli mignon se moque de mon malheur, et il se prise plus que moi! Allons, qu'on le mette dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim. »

Les gardes du roi furent chez Avenant, qui ne pensait plus à ce qu'il avait dit; ils le traînèrent en prison et lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher, et il serait mort, sans une petite fontaine qui coulait dans le pied de la tour, dont il buvait un peu pour se rafraîchir; car la faim lui avait bien desséché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant : « De quoi se plaint le roi? Il n'a point de sujet qui lui soit plus fidèle que moi; je ne l'ai jamais offensé. Le roi par hasard passait proche de la tour, et quand il entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter, malgré ceux qui étaient avec lui, qui haïssaient Avenant, et qui disaient au roi : « A quoi vous amusez-vous, sire? ne savez-vous pas que c'est un fripon? » Le roi répondit : « Laissez-moi là, je veux l'écouter. » Ayant ouï ses plaintes, les larmes lui en vinrent aux yeux; il ouvrit la porte de la tour, et l'appela. Avenant vint tout triste se mettre à genoux devant lui, et baïsa ses pieds : « Que vous ai-je fait, sire, lui dit-il, pour me traiter si rudement? — Tu t'es moqué de moi et de mon ambassadeur, dit le roi. Tu as dit que si je l'avais envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, tu l'aurais bien amenée. — Il est vrai, sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en défendre; et en cela je n'ai rien dit qui ne vous dut être agréable. » Le roi trouva qu'effectivement il n'avait point de tort; il regarda de travers ceux qui lui avaient dit du mal de son favori, et il l'emmena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avait faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabi-

Voilà les trois plus considérables aventures qui arrivèrent à Avenant dans son voyage; il était si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas à se rendre au palais de la Belle aux cheveux d'or. Tout y était admirable; l'on y voyait les diamants entassés comme des pierres, les beaux habits, le bonbon, l'argent, c'étaient des choses merveilleuses; et il pensait en lui-même que si elle quittait tout cela pour venir chez le roi son maître, il faudrait qu'il jûtât bien de bonheur. Il prit un habit de brocart, des plumes incarnates et blanches; il se peigna, se poudra, se lava le visage; il mit une riche écharpe toute brodée à son cou, avec un petit panier, et dedans un beau petit chien, qu'il avait acheté en passant à Boulogne. Avenant était si bien fait, si aimable; il faisait toutes choses avec tant de grâce, que lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence; et l'on courut dire à la Belle aux cheveux d'or qu'Avenant, ambassadeur du roi son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la princesse dit: « Cela me porte bonne signification; je gagerais qu'il est joli, et qu'il plaît à tout le monde. — Vraiment oui, madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur, nous l'avons vu du grenier où nous accommodions votre filasse; et tant qu'il a demeuré sous les fenêtres, nous n'avons pu rien faire. — Voilà qui est beau, répliqua la Belle aux cheveux d'or, de vous amuser à regarder les garçons! Ça, que l'on me donne ma grande robe de satin bleu brodé, et que l'on éparpille bien mes blonds cheveux; que l'on me fasse des guirlandes de fleurs nouvelles, que l'on me donne mes souliers hauts et mon éventail, que l'on me balaye ma chambre et mon trébuchet; car je veux qu'il dise partout que je suis vraiment la Belle aux cheveux d'or. »

Voilà toutes les femmes qui s'empresaient de la parer comme une reine; elles étaient si hâtées, qu'elles s'entre-voignaient et n'avancèrent guère. Enfin la princesse passa dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait; et puis elle monta sur son trône d'or, d'ivoire et d'ébène, qui sonlait comme baume; et elle commanda à ses filles de prendre des instruments, et de chanter tout doucement pour n'étonner personne.

L'on conduisit Avenant dans la salle d'audience; il demeura si transporté d'admiration, qu'il a dit depuis bien des fois qu'il ne pouvait presque parler; néanmoins il prit courage, et fit sa harangue à merveille; il pria la princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. « Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes les

ayant voulu attraper de petits moucheron, elle avait sauté si haut lions de l'eau, qu'elle s'était élançée sur l'herbe, où elle était prête à mourir. Avenant en eût pitié; quoiqu'il fût jour maigre, et qu'il eût pu l'emporter pour son dîner, il fit la prendre et la remit doucement dans la rivière. Dès que ma commière la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commença à se réjouir, et se laisse courir jusqu'au fond; puis revenant toute gaillarde au bord de la rivière: « Avenant, dit-elle, je vous remercie tout de plaisir que vous venez de me faire; sans vous je serais morte, et vous n'avez sauvée; je vous le revaudrai. » Après ce petit compliment, elle s'enfonça dans l'eau, et Avenant demeura bien surpris de l'esprit et de la grande civilité de la carpe.

Un autre jour qu'il continuait son voyage, il vit un corbeau bien embarrassé; ce pauvre oiseau était poursuivi par un gros aigle, grand mangeur de corbeaux; il était près de l'attraper, et il l'aurait avallé comme une lentille, si Avenant n'eût eu compassion du malheur de cet oiseau. « Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus faibles; quelle raison a l'aigle de manger le corbeau? » Il prend son arc qu'il portait toujours, et une flèche; puis mirant bien l'aigle, croc, il lui décoche la flèche dans le corps, et le perce de part en part; il tombe mort, et le corbeau ravi vint se percher sur un arbre: « Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru, moi qui ne suis qu'un misérable corbeau; mais je n'en devrais point ingrat, je vous le revaudrai. »

Avenant admira le bon esprit du corbeau, et continua son chemin. En entrant dans un grand bois, si matin qu'il ne voyait qu'à peine à se conduire, il entendit un hibou qui criait en hibou désespéré. « Ouais, dit-il, voilà un hibou bien affligé, il pourrait s'être laissé prendre dans quelques filets; » il chercha de tous côtés, et enfin il trouva de grands filets que des oiseaux avaient tendus la nuit pour attraper les osilleux. « Quelle pitié! dit-il, les hommes ne sont faits que pour s'entre-tourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux qui ne leur font ni tort ni dommage; il tira son couteau, et coupa les cordelettes. Le hibou prit l'essor; mais revenant à tire-d'aile: « Avenant, dit-il, il n'est pas nécessaire que je vous fasse une longue harangue pour vous faire comprendre l'obligation que je vous ai, elle parle assez d'elle-même: les chasseurs allaient venir, j'étais pris, j'étais mort sans votre secours; j'ai le cœur reconnaissant, je vous le revaudrai. »

bague tombée depuis un mois dans une grande rivière? disait-il; c'est toute folie de l'entreprendre. La princesse ne m'a dit cela que pour me mettre dans l'impossibilité de lui obéir; » il soupire et s'affligeait très fort. Gabriolle, qui l'écoutait, lui dit : « Mon cher maître, je vous prie, ne désespérez point de votre bonne fortune; vous êtes trop aimable pour n'être pas heureux; allons dès qu'il sera jour au bord de la rivière. » Avenant lui donna deux petits coups de la main, et ne répondit rien; mais tout accablé de tristesse il s'endormit.

Gabriolle, voyant le jour, cabriola tant, qu'il l'éveilla et lui dit : « Mon cher maître, habillez-vous, et sortons. » Avenant le voulut bien; il se leva, s'habilla et descend dans le jardin, et du jardin il va insensiblement au bord de la rivière, où il se promenait ses bras croisés l'un sur l'autre, ne pensant qu'à son départ, quand tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait : « Avenant, Avenant ! » Il regarda de tous côtés et ne voit personne; il crut rêver. Il continue sa promenade; on le rappelle : « Avenant, Avenant ! — Qui m'appelle? » dit-il. Gabriolle qui était fort petit, et qui regardait, de près dans l'eau, lui répliqua : « Ne me croyez jamais, si ce n'est une carpe dorée que j'aperçois. » Aussitôt la grosse carpe parut, et lui dit : « Vous n'avez sauvé la vie dans le pré des allées, où j'étais restée sans vous; je vous promets de vous le revaloir; levez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux cheveux d'or. » Il se baissa, et la prit dans la gueule de ma commère la carpe, qu'il remercia mille fois.

Au lieu de retourner chez lui, il fut droit au palais avec le petit Cabriolle, qui était bien aise d'avoir fait venir son maître au bord de l'eau. L'on alla dire à la princesse qu'il demandait à la voir : « Hélas ! dit-elle, le pauvre garçon, il vient prendre congé de moi; il a considéré que ce que je veux est impossible, et il va le dire à son maître. » L'on fit entrer Avenant, qui lui présenta sa bague et lui dit : « Madame la princesse, voilà votre commandement fait; vous plaît-il recevoir le roi mon maître pour époux? » Quand elle vit sa bague, où il ne manquait rien, elle resta si étonnée, si étonnée, qu'elle croyait rêver. « Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque fée, car naturellement cela n'est pas possible. — Madame, dit-il, je n'en connais aucune, mais j'avais bien envie de vous obéir. — Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un autre service, sans lequel je ne me marierai jamais. Il y a un prince, qui n'est pas éloigné d'ici, appelé Gal-

raisons que vous venez de me conter sont fort bonnes, et je vous assure que je serais bien aise de vous favoriser plus qu'un autre; car il faut que vous sachiez qu'il y a un mois que je fus me promener sur la rivière avec toutes mes dames, et comme l'on me servit la collation, en ôtant mon gant, je tirai de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la rivière; je la chérissais plus que mon royaume; je vous laisse juger de quelle affliction celle perte fut suivie; j'ai fait serment de n'écouter jamais aucune proposition de mariage, que l'ambassadeur qui me proposera un époux ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous avez à faire là-dessus, car quand vous me parleriez quinze jours et quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment. »



Avenant demeurera bien étonné de cette réponse; il lui fit une profonde révérence, et la pria de recevoir le petit chien, le panier et l'écharpe; mais elle lui répliqua qu'elle ne voulait point de présents, et qu'il songeât à ce qu'elle venait de lui dire.

Quant il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper; et son petit chien, qui s'appelait Cabriolle, ne voulut pas souper non plus; il vint se mettre auprès de lui. Tant que la nuit fut longue, Avenant ne cessa point de soupirer : « Où puis-je prendre un

fron, lequel s'était mis dans l'esprit de m'épouser. Il me fit déclamer son dessin avec des manières épouvantables, que si je le refusais, il désolerait mon royaume; mais jugez si je pouvais l'accepter, c'est un géant qui est plus haut qu'une haute tour; il mange un homme comme un singe mange un marron. Quand il va à la campagne, il porte dans ses poches des petits canons, dont il se sert au lieu de pistolets; et lorsqu'il parle bien haut, ceux qui sont près de lui deviennent sourds. Je lui mandai que je ne voulais point me marier, et qu'il m'excusât; cependant il n'a point baissé de me persécuter; il tue tous mes sujets, et avant toutes choses il faut vous battre contre lui et m'apporter sa tête. »

Avenant demeura un peu étonné de cette proposition; il rêva quelque temps et puis il dit : « Eh bien, madame, je combattrai Galfiron, je crois que je serai vaincu; mais je mourrai en brave homme. » La princesse resta bien étonnée; elle lui dit mille choses pour l'empêcher de faire cette entreprise. Cela ne servit de rien, il se retira pour aller chercher des armes et tout ce qu'il fallait. Quand il eut ce qu'il voulait, il remit le petit Gabriolle dans son panier, il monta sur son beau cheval, et fut dans le pays de Galfiron. Il demandait de ses nouvelles à ceux qu'il rencontrait, et chacun lui disait que c'était un vrai démon, dont on n'osait approcher; plus il entendait dire cela, plus il avait peur. Gabriolle le rassurait, et lui disait : « Mon cher maître, pendant que vous vous battez, j'irai lui montrer les jambes; il baissera la tête pour me chasser, et vous le tuerez. » Avenant admirait l'esprit du petit chien, mais il savait que cela ne suffirait pas.

Enfin il arriva proche du château de Galfiron;

os - squelettes

*Où sont les petits enfants,
Que je les croque à belles dents,
Il m'en faut tant tant et tant,
Que le monde n'est pas suffisant.*

*Approche, voici devant,
Qui t'arrachera les dents;
Chien qu'il ne soit pas des plus grands,
Pour te battre il est suffisant.*

*carreau
épée
serena des yeux.*

Quand il arriva dans la ville, tout le monde le suivait et criait : « Voici le brave Avenant, qui vient de tuer le monstre, » de sorte que la princesse, qui entendit bien du bruit, et qui tremblait qu'on ne lui vint apprendre la mort d'Avenant, n'osait demander ce qui lui était arrivé; mais elle vit entrer Avenant avec la tête du géant, plus rien à craindre. « Madame, lui dit-il, votre ennemi est mort, vous ne refuserez plus le roi mon maître. — Ah! si fait, dit la Belle aux cheveux d'or, je le refuserai, si vous ne trouvez moyen, avant mon départ, de m'apporter l'eau de la grotte fécondeuse.

Il y a proche d'ici une grotte profonde qui a bien six lieues de tour; on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on n'y entre, ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux; puis lorsqu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre; il est plein de crapauds, de couleuvres et de serpents. Au fond de ce trou, il y a une petite cave où coule la fontaine de beauté et de santé : c'est de cette eau que je veux

absolument. Tout ce qu'on en lave devient merveilleux; si l'on est belle, on demeure toujours belle; si l'on est laide, on devient belle; si l'on est jeune, on reste jeune; si l'on est vieille, on devient jeune. Vous jugez bien, Avenant, que je ne quitterai pas mon royaume sans en emporter.

— Madame, lui dit-il, vous êtes si belle, que cette eau vous est bien inutile; mais je suis un malheureux ambassadeur dont vous voulez la mort : je vais vous aller chercher ce que vous désirez, d'or ne changea point de dessin, et Avenant partit avec le petit chien Gabriolle, pour aller à la grotte ténébreuse chercher de l'eau de beauté. Tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin disaient : « C'est une pitié de voir un garçon si aimable s'aller perdre de gaieté de cœur; il va sur à la grotte, et quand il trait lui rentième, il n'en pourrait venir à bout. Pourquoi la princesse ne veut-elle que des choses impossibles? » Il continuait de marcher et ne disait pas un mot; mais il était bien triste.

Il alla droit au jadis, il présenta la fiole à la Belle aux cheveux d'or, qui n'eut plus rien à dire : elle remercia Avenant, et donna ordre de préparer tout ce qu'il lui fallait pour partir; puis elle se mit en voyage avec lui. Elle le trouvait bien aimable, et elle lui disait quelquefois : « Si vous aviez voulu, je vous aurais fait roi; nous ne serions point partis de mon royaume; » mais il répondait : « Je ne voudrais pas faire un si grand déplaisir à mon maître pour tous les royaumes de la terre, quoique je vous trouve plus belle que le soleil. »

Enfin, ils arrivèrent à la grande ville du roi, qui, sachant que la Belle aux cheveux d'or venait, alla au-devant d'elle, et lui fit les plus beaux présents du monde. Il l'épousa avec tant de réjouissances, que l'on ne parlait d'autre chose. Mais la Belle aux cheveux d'or, qui aimait Avenant dans le fond de son cœur, n'était bien aise que quand elle le voyait, et elle le louait toujours : « Je ne serais point venue sans Avenant, disait-elle au roi; il a fallu qu'il ait fait des choses impossibles pour mon service : vous lui devez d'être obligé; il m'a donné de l'eau de beauté; je ne vieillirai jamais; je serai toujours belle. »

Les envieux qui écoutaient la reine dirent au roi : « Vous n'êtes point jaloux, et vous avez sujet de l'être; la reine aime si fort Avenant, qu'elle en perd le boire et le manger; elle ne fait que parler de lui et des obligations que vous lui avez, comme si tel autre que vous auriez envoyé n'en eût pas fait autant. » Le roi dit : « Vraiment, je m'en avise; qu'on aille le mettre dans la tour avec les fers aux pieds et aux mains. » L'on prit Avenant; et pour sa récompense d'avoir si bien servi le roi, on l'enferma dans la tour avec les fers aux pieds et aux mains. Il ne voyait personne que le geôlier, qui lui jetait un morceau de pain noir par un trou, et de l'eau dans une écuelle de terre; pourtant son petit chien Gabriolle ne le quittait point, il le consolait, et venait lui dire toutes les nouvelles.

Quand la Belle aux cheveux d'or sut sa disgrâce, elle se jeta aux pieds du roi, et, tout en pleurs, elle le pria de faire sortir Avenant de prison. Mais plus elle le priait, plus il se fâchait, sortant : c'est qu'elle l'aime! et il n'en voulait rien faire; elle n'en parla plus : elle était bien triste.

Le roi s'avisa qu'elle ne le trouvait peut-être pas assez beau; il eut envie de se froter le visage avec de l'eau de beauté, afin que la reine l'aimât plus qu'elle ne faisait. Cette eau était dans la fiole, sur le bord de la cheminée de la chambre de la reine : elle l'avait mise là pour la regarder plus souvent; mais une de ses femmes de chambre, voulant tout une araignée avec un baba, jeta par malheur la fiole par terre, qui se cassa, et toute l'eau fut perdue. Elle balaya vite, et ne sachant que faire, elle se souvint qu'elle avait vu dans le cabinet du roi une fiole toute semblable, pleine d'eau claire comme était l'eau de beauté; elle la prit adroitement sans rien dire, et la porta sur la cheminée de la reine.

L'eau qui était dans le cabinet du roi servait à faire mourir les princes et les grands seigneurs quand ils étaient criminels; au lieu de leur couper la tête ou de les pendre, on leur froitait le visage de cette eau, ils s'endormaient et ne se réveillaient plus. Un soir donc, le roi prit la fiole et se frota bien le visage; puis il s'endormit et mourut. Le petit chien Gabriolle l'apprit des premiers, et ne manqua pas de l'aller dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux cheveux d'or, et de la faire soulever du pauvre prisonnier.



Gabriolle se glissa doucement dans la presse, car il y avait grand bruit à la cour pour la mort du roi. Il dit à la reine : « Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant. » Elle se souvint aussitôt des peines qu'il avait souffertes à cause d'elle et de sa grande fidélité; elle sortit sans parler à personne, et fut droit à la tour, où elle ôta elle-même les fers des pieds et des mains

d'Avenant; et, lui mettant une couronne d'or sur la tête et le manteau royal sur les épaules, elle lui dit : « Veuvez, aimable Avenant, je vous fais roi et vous prenez pour mon époux. » Il se jeta à ses pieds et la remercia. Chacun fut ravi de l'avoir pour maître; il se fit la plus belle noce du monde, et la Belle aux cheveux d'or vécut longtemps avec le bel Avenant, tous deux heureux et satisfaits.

MORALITÉ.

Si par hasard un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse point un secours généreux :
Un bienfait tôt ou tard reçoit sa récompense.
Quand Avenant avec tant de honte,
Servait carpe et congreau; quand jusqu'au libou même,
S'ens être rebouté de sa haineur extrême,
Il conservait la liberté;

Il conduiraient au comble de la gloire,
Après-on pu jamais le croire,
Que ces animaux, quelque jour,
Le conduiraient au comble de la gloire,
Lorsqu'il voudrait du roi servir le tendre amour?
Malgré tous les attrails d'une beauté charmante,
Qui commençait pour lui de sentir des desirs,
Il conserve à son maître, étouffant ses soupirs,
Une fidélité constante.

Toutefois sans raison il se voit accusé :
Mais quand à son honneur il paraît plus d'obstacle,
Le ciel lui devait un miracle
Qu'à la vertu amais le ciel n'a refusé.



IMAGERIE PELLERIN

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

IMAGERIE D'EPINAL, N° 1101



Il était une fois une princesse si belle, qui avait de si beaux cheveux blonds, qu'on l'avait surnommée la belle aux cheveux d'or.



Un puissant roi voisin envoya son frère, le chevalier Arvenau, chargé de riches présents, pour demander la princesse en mariage.



Arvenau partit pour son ambassade. Et alléant le bord d'une rivière, il aperçut une cage qui avait saisi sur le gazon, et qui allait partir. Arvenau en est pétri et la rejeta dans la rivière.



Le lendemain, en cheminant, il vit un corbeau pourchassé par un aigle d'enfer qui allait le dévorer. Arvenau prit son arc et visa si bien qu'il tua l'aigle. Le corbeau ne fut qu'enfui pour la peur et s'enfuit.



Ne passant dans une forêt, il vit un hibou qui se débattait en prisonnier de grand cri; il s'en alla le prendre dans un filet. Arvenau prit son poignard, coupa le filet, et rendit la liberté au hibou.



Arrivé au bord de son voyage, Arvenau rendit à la princesse les présents de son maître. La princesse dit qu'elle n'épouserait le roi que si Arvenau pouvait retrouver son bagne d'un grand prix qu'elle avait laissé tomber dans la rivière.



Arvenau se défilait, désespérant de jamais pouvoir retrouver le bagne de la princesse. Lorsque tout à coup son petit chien Cadrouze, le lâra par son maçon, lui dit signe de la terre, et il le courut au bord de la rivière.



Arrivé au bord de la rivière, Arvenau entendit qu'on l'appelait; il reconnut la cage qu'il avait rejetée; c'est que lui donne le bague de la princesse; ce qui prouve qu'un hibou n'en a jamais perdu.



La princesse, enchantée d'avoir retrouvé son bagne, le remit; mais, par un sursaut capricieux, elle déclara qu'elle n'épouserait jamais le roi si Arvenau n'allait justifier le terrible géant Galdéou, son oncle, et qu'il fallait lui apporter sa tête.



Arvenau partit donc pour combattre le géant. Bien sûr, il le tua de loup, et changea de s'en aller au loin. Arvenau tremblait, mais il s'avance bravement vers le géant, qui se mit à se moquer d'un aussi faible adversaire.



Rendu à la belle aux cheveux d'or arriva à la cour du roi, et on célébra le mariage avec des fêtes et des réjouissances comme on en avait jamais vu.



Arvenau, toujours, apporta l'effroyable tête de géant à la princesse, qui lui dit qu'elle n'avait plus qu'à se marier à Arvenau, mais qu'il fallait auparavant qu'il allât chercher la tête d'eau de beauté que le géant avait cachée dans une grotte enchantée.



Il arriva un jour qu'une chambrière cassa la tête d'eau de beauté, qui était consignée soigneusement. Cette tête qui se plait aux autres être semblable, qu'elle avait brisée dans la chambre du roi; mais cette tête contenait un poison très violent.



La belle aux cheveux d'or se décida enfin à épouser le roi, et se mit en route avec Arvenau. Chemin faisant la princesse se trouva si aimable, qu'elle regretta qu'il ne fût pas le roi, son futur époux.



Le roi voulut au peu se rejeter, par la tête et s'en frotta le visage, mais aussitôt il tomba rede mort.



A peine le roi fut-il en terre que le roi se courut à la cour du géant Arvenau, et lui dit: Venez Arvenau, soyez mon époux, et nous serons roi.



Arvenau fut ravi, car il aimait le roi. On se maria et les deux époux se marièrent dans une terre plus jolies, et ils vécurent longtemps heureux.



Arvenau fut ravi, car il aimait le roi. On se maria et les deux époux se marièrent dans une terre plus jolies, et ils vécurent longtemps heureux.

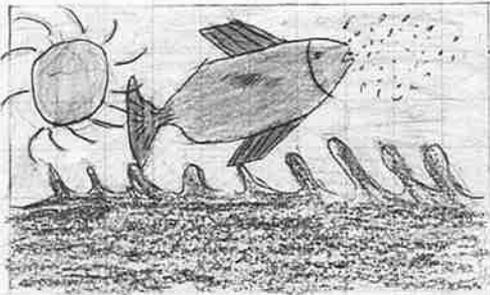


Arvenau fut ravi, car il aimait le roi. On se maria et les deux époux se marièrent dans une terre plus jolies, et ils vécurent longtemps heureux.

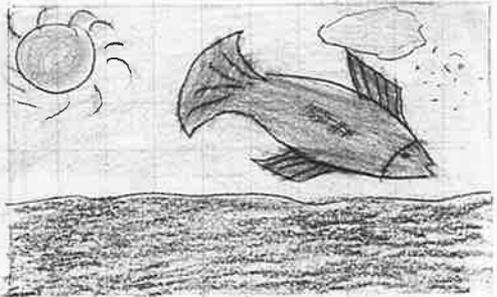


Arvenau fut ravi, car il aimait le roi. On se maria et les deux époux se marièrent dans une terre plus jolies, et ils vécurent longtemps heureux.

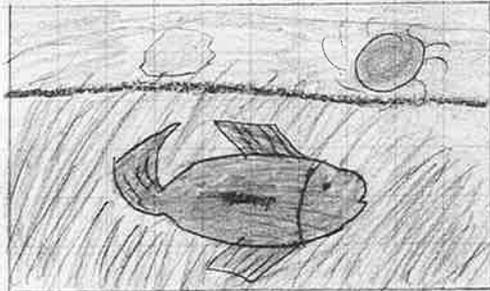
ANNEXE 4



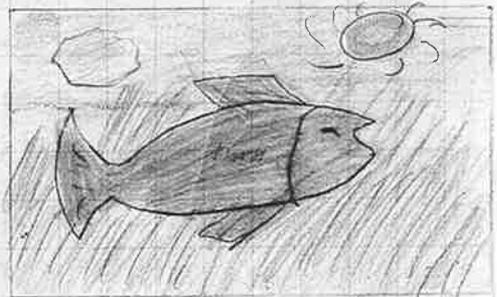
La grosse carpe dorée veut attraper de petits mouchetons.



Elle saute si haut hors de l'eau qu'elle s'écrase sur l'herbe.

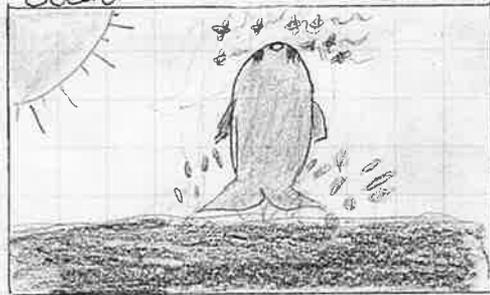


Elle baille

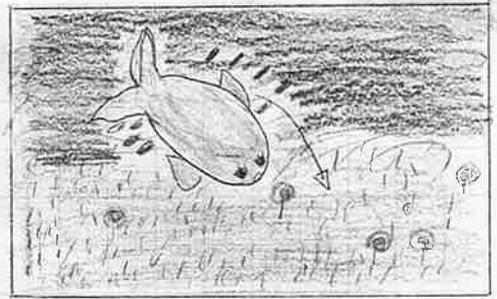


Elle n'en peut plus. Elle est prête à mourir.

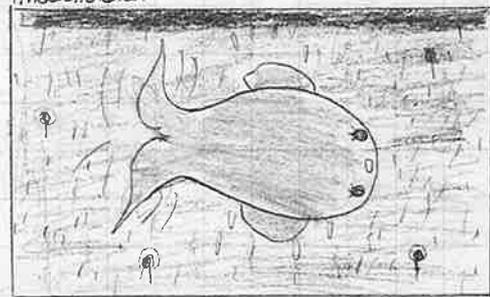
Bécote



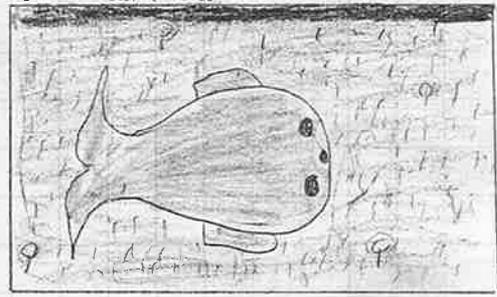
La grosse carpe dorée veut attraper de petits mouchetons.



Elle saute si haut hors de l'eau qu'elle s'écrase sur l'herbe.



Elle baille.



Elle n'en peut plus.

Elle est prête à mourir.

Premier jet.

Venant de David

Ces deux chemises ^{avaient} étaient remplies d'os et de squelettes. Quand soudain, d'énormes bruits se rapprochaient de lui. C'était Galiffon. « Ce sont les pères enfants », dit-il que je les craque et belles dents. Il m'en fait tout, tout et tout, que le monde n'est pas suffisant. »

Approche, voici l'ennemi, dit cabide qui t'arrachera les dents ; bien qu'il me soit pas des plus grands. Pour te battre il est suffisant. »

La bataille fut terrible. Je venant était sur le point de mourir.

Quand le cobain qu'élevait à sauter vint le yeux de Galiffon avec son bec. Il tomba et Cabide mordit ses jambes de Galiffon et tomba, s'écrasant en a profité pour lui couper la tête.

deuxième jet.

Ces deux chemises étaient remplies d'os et de squelettes. Soudain, d'énormes bruits se rapprochaient de lui. C'était Galiffon.

Ce sont...
Approche...

La bataille fut terrible. Je venant était sur le point de mourir, quand le cobain qui s'élevait avait sauté sur son bec et lui creva les yeux avec son bec. Cabide mordit les jambes de Galiffon qui tomba. Je venant en profita pour lui couper la tête.

Textes au tableau -

①

Images d'épinal

premier texte: Arvenant coupa la tête du géant Galifron. Le corbeau jeta du poison dans la bouche du géant ?

second texte: Arvenant court et prend son épée et le corbeau pique le terrible géant Galifron avec son bec. Pendant ce temps, Arvenant coupe la tête du terrible géant Galifron et puis il tombe.

troisième texte: Il vit le géant et sortit son épée et coupa la tête du géant.

quatrième texte: Arvenant vit le corbeau qui l'avait aidé. Le corbeau piqua les yeux du géant et le géant tomba par terre. Arvenant coupa la tête du géant avant qu'il ne se réveille. Il repartit avec la tête.

Paul

① Enfin, il aperçut la grotte lumineuse et éclatante de beauté mais devant remarqua un petit détail, une araignée pendait à son fil juste à l'intérieur de la grotte. "Comment une si belle grotte si bien entretenue pourrait-elle avoir même une toile d'araignée?" pensa-t-il. Il n'y prêta plus attention et se mit en route avec cabriole de quelque mètres de la grotte, là où les arbres commençaient à bruler, il attacha son cheval avec cabriole à un arbre et partit. Il s'approcha de la grotte quand, soudain, un dragon à deux têtes surgit et sauta sur Arvenant qui l'évita, d'un geste brusque sur la droite. Arvenant vit un puits tout près de la grotte. Il prit un seau d'eau et le jeta sur le dragon, le dragon tout étourdi tomba par terre et, juste à ce moment là le hibou qui Arvenant avait sauvé rentra dans la grotte et ramena la fiole à Arvenant en lui disant: "Vous m'avez sauvé des oiseaux et je vous ^{ai} dit que je vous le rendrais, j'ai payé ma dette, au revoir Arvenant". Sur ce, il partit.

Paul

② Arvenant se mit en route et arriva devant la grotte du dragon à deux têtes. Il s'avança et devina qu'il ne s'en sortirait pas quand tout d'un coup un hibou sortit d'un arbre, entra dans la grotte et rapporta la fiole à Arvenant.